

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1838 PAR ALLAN KARDEC



Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT

AUTORITE ET LIBERTE

(DEUXIÈME ARTICLE)(1)

Reprenons le problème de la liberté. Celle-ci a sa notion gravée dans la conscience individuelle. Sous le nom de libre-arbitre elle représente le privilège qu'a l'homme de se décider dans un sens quelconque, d'orienter ses actes vers le bien ou vers le mal. L'idée de responsabilité est inséparable de celle de liberté. Si nous n'étions que des machines mues par des forces aveugles, des automates dirigés par le hasard, nous serions irresponsables. Toute sanction deviendrait impossible ; la société serait livrée à tous les courants de la passion, à tous les appétits, à toutes les convoitises.

La théorie du déterminisme, qui combat le libre-arbitre et la responsabilité, est funeste dans ses conséquences, car elle sape les bases

1. Voir la *Revue Spirite* de juillet dernier.

de toute loi morale et ruine tout ce qui fait la dignité, la fierté, la noblesse du caractère humain. En préconisant une indulgence morbide pour les déséquilibrés, les vicieux, les criminels, elle entrave toute répression ; elle favorise et encourage tous les abus, tous les excès. On peut lui attribuer en grande partie l'affaiblissement et la décadence de notre pays.

Aussi, ce ne fut pas sans stupéfaction et sans tristesse que nous vîmes, naguère, un journal spirite adopter cette théorie et combattre le libre-arbitre, au nom d'un vague déterminisme. Par une contradiction singulière, des hommes qui en politique étaient partisans des libertés les plus larges et les plus complètes, arrivaient à en contester le principe inscrit en nous. Nous aimons à croire que les terribles leçons de la guerre leur auront ouvert les yeux et qu'ils rejetteront des idées dangereuses que tous les grands esprits réprouvent.

Le libre-arbitre ne nous échoit pas en naissant. Ce n'est pas la liberté qui nous attend à notre arrivée en ce monde, mais bien la servitude, — servitude matérielle, servitude des besoins, loi impérieuse de la nécessité qui nous contraint au travail, à l'effort et nous oblige à acquérir et à développer par nous-mêmes notre propre liberté.

Un coup d'œil jeté autour de nous nous montre la variété infinie des parts de volonté et de liberté faites à chacun. Le spiritisme et les réincarnations peuvent seuls expliquer ces contrastes, ces anomalies apparentes. Les âmes faibles, courbées sous le joug de la matière, prêtes à toutes les défaillances, sont des âmes jeunes, écloses depuis peu à la vie et qui n'ont pas encore su mettre en valeur les forces cachées en elles. Par contre, les âmes puissantes, parvenues à un haut point d'évolution, ont derrière elles de nombreuses existences de lutttes et de sacrifices, au cours desquelles s'est accru leur capital d'énergie, trempé leur volonté. Des unes aux autres s'échelonnent d'innombrables degrés qui représentent autant d'étapes à parcourir, étapes par lesquelles l'être voit peu à peu grandir son libre-arbitre et reculer le cercle des fatalités.

La diversité des situations s'explique d'elle-même. En vertu de leur libre-arbitre, certaines âmes avancent plus lentement ; d'autres, d'une allure plus rapide.

Au début de notre course, la matière nous opprime, nous domine, nous écrase. Mais, parvenue assez haut, l'âme à son tour commande à la nature inférieure et la soumet à ses desseins. L'éducation par le travail et la douleur a développé en elle des qualités et des forces qui la délivrent des liens et des attractions matériels. Dès lors, elle

est apte à prendre rang dans les sociétés supérieures ; elle a appris à se diriger sans que l'aiguillon de la nécessité la stimule. Avec la plénitude de sa liberté, elle a acquis la plénitude de la sagesse et de la raison.

Pour faire régner l'ordre, la paix, la justice en ce monde, il faudrait que nos institutions fussent copiées sur celles qui règlent la vie dans cet univers invisible où chacun est à sa place, où tout être reçoit une fonction en rapport avec sa valeur morale et les progrès réalisés. Nous avons vu qu'il n'en est pas ainsi. L'autorité et la liberté, qui sont les bases essentielles de tout ordre social, au lieu de se fondre en un tout harmonique, se heurtent et se combattent presque toujours ici-bas. L'autorité devient dangereuse, si elle ne s'allie pas au mérite et au savoir. La liberté ne l'est pas moins, lorsqu'elle échoit à des hommes violents, ignorants, passionnés.

La loi divine réserve à chacun de nous une part d'épreuves et de labeurs exactement mesurée aux besoins de notre évolution et aux réparations que peuvent exiger nos vies antérieures. La loi humaine ignore les unes comme les autres.

Une autre erreur fondamentale de certains sociologues est leur souci d'établir l'égalité parmi les hommes. Or, l'égalité n'existe pas plus dans la nature que dans la société. On n'empêchera jamais des hommes actifs, prévoyants, économes de surpasser les indolents, les imprévoyants et les prodigues. L'égalité, au fond, est la négation de la liberté, et elles s'excluraient l'une l'autre, si la fraternité n'en venait atténuer les effets contradictoires.

Il est évident qu'un puissant mouvement de démocratisation secoue tous les pays. Les peuples sont portés vers la liberté. Mais, nous l'avons dit, la liberté politique sans la liberté morale, c'est-à-dire sans la sagesse et la raison, qui la justifient, est une conquête périlleuse. L'homme terrestre place ses droits plus haut que ses devoirs. Il a la liberté de faire le bien et il fait plus souvent le mal, qui retombe sur lui avec tout le poids de ses conséquences. De là des catastrophes inévitables ; de là les déchirements, les souffrances, les larmes.

Les leçons de l'adversité sont nécessaires. Du sein de l'abîme de maux où nous entraîne la guerre, nous voyons mieux nos erreurs et nos fautes. Des vérités oubliées ont reparu ; un rayon de la pensée divine a lui parmi nos angoisses.

Parfois l'homme maudit la douleur, car il n'en comprend pas l'efficacité ; mais l'esprit qui plane de haut la bénit, parce qu'il voit en elle l'instrument de son élévation. La douleur est le seul correctif du

mal que nous accomplissons librement. Si Dieu avait supprimé le mal et la douleur, comme certains philosophes le proposent, notre liberté en eût été diminuée d'autant, et notre personnalité, amoindrie en même temps que nos mérites. Dieu permet nos défaillances et nos chutes, afin que les conséquences qu'elles entraînent soient pour nous un moyen de relèvement. Ainsi, de la tourmente actuelle notre pays peut sortir grandi moralement, assagi par l'épreuve, auréolé d'une gloire nouvelle. Toute souffrance est une purification. La guerre elle-même, malgré les horreurs qu'elle engendre, revêt une beauté tragique, si on la considère comme une œuvre de sacrifice. Ce que l'Histoire honore le plus, c'est la mémoire de ceux qui ont su souffrir et mourir : par exemple, les héros et les martyrs. Rien n'est plus sublime que l'immolation de soi pour une cause juste, pour une noble idée !

* * *

La guerre présente est, par dessus tout, une guerre d'idées : elle aura pour l'avenir du monde des conséquences incalculables. C'est la lutte de l'esprit contre le matérialisme le plus violent, le plus cruel, la révolte de la conscience humaine contre l'autocratie militaire et tous ses excès. Depuis cinquante ans, son joug pesait sur le monde ; à la moindre occasion, l'Allemagne menaçait ses voisins de sa lourde épée. L'Europe entière retentissait du bruit des armes ; le sol tremblait sous la marche des longues colonnes de troupes, sous le pas cadencé des chevaux, sous le roulement des canons. Maintenant, d'autres perspectives s'entr'ouvrent. Après cette guerre dévastatrice, le militarisme allemand étant tombé, il semble qu'une paix définitive puisse régner sur le monde ensanglanté.

Pourtant, des esprits attristés, en considérant les ravages effroyables causés par la lutte, doutent encore de l'avenir d'une civilisation qui peut engendrer de tels fléaux. Ceux-là ne voient pas les choses d'assez haut. Une observation attentive leur montrerait qu'au milieu du chaos des événements s'élaborent lentement la conscience universelle et la volonté des peuples de détruire pour toujours la cause de tant de maux. Il se forme peu à peu un concert des nations unissant leurs efforts pour mettre un terme au conflit latent, à la « paix armée » qui désolait l'Europe depuis un demi-siècle, pour combler le gouffre des dépenses stériles où s'engloutissait la plus grande part du travail et du génie des peuples. Si la guerre peut amener de tels résultats, on n'hésitera pas à reconnaître que, tout au moins, elle nous aura fait faire un grand pas vers un avenir meilleur.

Les dures leçons du présent auront porté leurs fruits. Le prestige de la gloire militaire se sera évanoui comme une vaine fumée. Républicains ou monarchistes, tous voudront établir les responsabilités du grand drame et en dégager les sanctions nécessaires. Les institutions sociales subiront des remaniements profonds. Déjà les idées démocratiques paraissent s'imposer aux plus réfractaires. La politique secrète a fait son temps et les peuples veulent prendre en main leur propre destinée. L'Allemagne elle-même, pliée à toutes les servitudes, semble tressaillir sous un souffle libérateur. Elle sent s'agiter en elle, comme toutes les autres nations d'ailleurs, un besoin intense de renouvellement et de progrès.

* * *

Comment définir le progrès ? C'est le but essentiel de l'activité humaine, poursuivi sous ses formes diverses : matérielle, intellectuelle et morale. Il doit être réalisé sous ces trois aspects parallèlement, pour donner à la puissance sociale le développement et l'équilibre qui en feront un tout harmonieux. L'ensemble des efforts faits et des résultats acquis constitue la civilisation. Mais, lorsque cette civilisation s'attache à l'une ou à l'autre de ces formes au mépris des autres, l'équilibre se rompt et l'humanité s'achemine vers un cataclysme. C'est ce qui se produit à l'heure présente. La science a mis l'homme en possession de moyens formidables de destruction, et l'homme les a consacrés aux œuvres du mal. L'Allemagne orgueilleuse rêvait la domination du monde par la force et par la terreur. D'autre part, le sensualisme et la corruption des mœurs ont affaibli sensiblement la résistance de ses adversaires. Les passions furieuses ont déchainé la tempête, et Dieu a laissé faire, afin qu'à la lueur sinistre des événements nous puissions mesurer toute l'étendue de nos fautes et que l'humanité soit régénérée par l'épreuve.

Déjà, pour les mêmes causes, la civilisation a disparu plusieurs fois de la surface du globe. Nos vices et notre aveuglement nous ont conduits aux bords d'un abîme où nous aurions roulé, sans les puissants secours du monde invisible.

Quand une civilisation est arrivée à ce point de détourner l'homme des lois divines, de ce que Platon appelait « la route royale de l'âme » ; lorsqu'elle a perdu de vue le but capital de l'existence, qui est l'éducation et le perfectionnement moral de l'être, alors, cette civilisation est condamnée à périr par ses propres excès. Si elle n'est pas entièrement détruite, elle est tout au moins ébranlée jusque dans ses plus intimes profondeurs. Des coupes sombres s'opèrent dans les

rangs de l'humanité. Par le jeu farouche des batailles, par les épidémies, par tous les maux issus de la guerre, des foules d'âmes sont libérées. Elles échappent ainsi à la contagion des mauvais exemples, aux traditions qui perpétuent les erreurs et les abus, pour renaître plus tard, soit dans le milieu terrestre lorsqu'il est purifié par la souffrance, soit en d'autres mondes plus favorisés.

La grande loi des réincarnations n'est qu'un des modes de la loi éternelle du progrès. Rien ne prévaut contre elle. Parfois, elle semble suspendue par les effets de la liberté humaine, mais tôt ou tard elle reprend son cours, et son action s'exerce sous des formes nouvelles. A travers les triomphes et les martyres des nations, à travers les morts apparentes et les résurrections, on pourrait suivre la marche majestueuse de l'humanité vers le beau et le bien suprêmes, sous le regard attentif de Dieu.

LÉON DENIS

Correspondance posthume d'Allan Kardec

Lettre d'Allan Kardec à une dame

MADAME,

Votre lettre du 5 courant, contient trois passages qui demandent quelques mots d'explications :

Le spiritisme, dites-vous, fera plus pour détruire le pouvoir temporel du Pape que..., etc.

Le spiritisme n'a point à se préoccuper du pouvoir temporel; si celui-ci succombe, ce sera par les causes qu'il recèle en lui-même et qui le minent depuis longtemps, et non par le fait du spiritisme auquel l'existence ou non de ce pouvoir importe fort peu. Il vient combler les vides laissés dans les croyances par la religion, et non se substituer à la religion. Marchant sur le terrain qu'elle laisse libre il n'a pas plus intérêt à combattre qu'à défendre le pouvoir temporel.

Quant au dogme de l'Immaculée Conception, le spiritisme ne cherche pas plus à l'infirmer ou à le confirmer, que les autres dogmes particuliers du Catholicisme ou des autres cultes.

Envisageant la question religieuse d'un point de vue général, il émet ses principes dont chacun est libre de tirer les conséquences qui lui conviennent, sans qu'il ait à s'immiscer dans la conscience de personne. Son but est de donner la foi à ceux qui ne l'ont pas, et non de la retirer à ceux qui la possèdent. C'est pourquoi il n'a jamais cherché à enlever à la religion ses adeptes ; ceux qui viennent à lui, y viennent librement et volontairement, uniquement parce qu'ils trouvent en lui, ce qu'ils n'ont pas trouvé ailleurs. Que les adversaires du spiritisme donnent autant et mieux que lui et ils n'auront rien à en redouter.

Vous avez raison, Madame, de penser qu'on ne peut savoir en quel endroit ni dans quelle individualité, l'âme d'un parent ou d'un ami est réincarnée ; cette connaissance aurait... des inconvénients graves que le cadre restreint d'une lettre ne permet pas de développer, mais que vous trouverez exposés dans mes ouvrages. Tout ce qui compose l'état actuel de la science spirite y est consigné ; quant aux questions qui n'y sont point traitées, c'est qu'elles ne sont pas de son ressort, ou que le temps d'en parler n'est pas venu, ou bien enfin qu'elles ne sont pas encore suffisamment élucidées.

Veuillez agréer, etc...

ALLAN KARDEC

Lettre d'Allan Kardec à Madame la Comtesse Dal Verme, à Milan

MADAME,

Parmi les diverses questions que vous m'adressez et qui nécessiteraient de longues réponses que je ne pourrais matériellement pas faire en ce moment, il en est une surtout fort délicate à traiter, c'est celle qui concerne la nature du Christ. Vous ne doutez pas, Madame, que cette question a souvent été faite. Voici ma réponse :

« Croyez à ce que votre conscience et votre raison vous disent de croire, et tâchez de mettre d'accord la foi et la raison. Si vous pensez que votre conscience est engagée à telle ou telle croyance, à telle ou telle pratique religieuse ; si vous trouvez que la foi aveugle vous suffit, n'allez pas plus loin, ce n'est pas à vous que le spiritisme s'adresse, car il ne vient troubler aucune conscience. Il s'adresse à ceux qui doutent, à ceux qui ne croient pas, à ceux qui veulent comprendre avant de croire, à ceux enfin à qui l'enseignement qui leur a été donné ne suffit pas ; c'est à ceux-là qu'il dit : « Mettez votre foi

d'accord avec votre raison, et pourvu que vous accomplissiez la loi du Christ : Amour, charité, humilité ; que vous travailliez à votre avancement moral, et qu'arrachant peu à peu la mauvaise herbe du jardin vous puissiez vous dire : Je vaudrais mieux aujourd'hui qu'hier, dormez en paix, et attendez avec confiance le jour du départ, sans le hâter de vos vœux, et remerciez Dieu au contraire du temps qu'il vous accorde ici-bas pour compléter votre bagage. » Mais direz-vous, ce n'est pas une réponse catégorique. Pardonnez-moi, Madame, si je suis trop ignorant pour vous en dire davantage. Chaque chose vient en son temps. Le spiritisme d'ailleurs n'est pas une religion nouvelle ; il n'apporte pas un nouveau culte, il n'a point ses temples, ses prêtres ; il vient simplement prouver aux incrédules l'existence de Dieu, de l'âme, de la vie future heureuse ou malheureuse ; quant aux dogmes particuliers, il ne s'en occupe pas, et laisse chacun libre de croire selon sa conscience, se bornant à offrir un refuge à ceux qui n'ont pas la grâce de l'orthodoxie pure. »

Veillez agréer, je vous prie Madame, la nouvelle assurance de mon dévouement le plus sincère.

ALLAN KARDEC.

Lettre d'Allan Kardec à Monsieur S...

CHER FRÈRE SPIRITE,

J'ai reçu votre lettre à laquelle je m'empresse de répondre pour vous féliciter du zèle que vous apportez à la propagation de la sainte doctrine qui doit régénérer l'humanité, et assurer le bonheur des hommes en ce monde et en l'autre ; en ce monde par la pratique de la charité, sans laquelle il ne peut y avoir de véritable fraternité, et sans la fraternité les hommes seront toujours en lutte ; en l'autre, par la récompense qui est assurée à ceux qui auront pratiqué ici-bas la loi d'amour et de charité, et qui auront supporté avec patience et résignation les épreuves de la vie terrestre.

... De même qu'on reconnaît le bon soldat au sang-froid avec lequel il affronte le danger, la mort même, et supporte les privations, Dieu reconnaît ses bons serviteurs à leur courage dans l'adversité.

Répandre une doctrine qui rend les hommes meilleurs et plus heureux, qui leur apprend à se traiter en frères, qui relève leur dignité en leur montrant ce qu'il y a d'avilissant dans la satisfaction des passions brutales et dégradantes, c'est faire un acte méritoire.

Cependant il ne faut pas se dissimuler que cette doctrine a des

ennemis qui cherchent à l'entraver par tous les moyens possibles ; c'est aux vrais spirites à prouver par leur exemple qu'elle ne peut produire que du bien et que les attaques que l'on dirige contre elle sont injustes. Ces attaques même contribuent à la faire connaître et ne peuvent que la faire apprécier ; sous ce rapport elles sont utiles ; elles le sont pour ceux qui en supportent les conséquences, parce que ce sont pour eux des épreuves qui leur sont comptées.

Vous avez la foi, le zèle et la bonne volonté, mais cela ne suffit pas, il faut encore l'expérience pour éviter les écueils que présente la pratique, et il y en a beaucoup dans celle du spiritisme. C'est surtout dans *le Livre des Médiûms* que se trouvent des instructions détaillées, je ne saurais trop vous engager à les étudier avec soin, afin d'éviter les embûches des Esprits trompeurs qui cherchent toujours à profiter du défaut d'expérience pour abuser les novices.

Veuillez agréer, mon cher Monsieur, l'assurance de mon dévouement bien sincère.

ALLAN KARDEC.

ANNOTATIONS

« Le Spiritisme vient combler les vides laissés dans les croyances par les religions » voilà l'idée maîtresse que le Maître met vigoureusement en relief dans la première lettre.

Il proclame l'indépendance du Spiritisme en face de tous les dogmes quels qu'ils soient ; cela est d'une importance capitale.

Le Spiritisme n'est pas une religion nouvelle qui vient détrôner les religions, il est au contraire le trait d'union entre toutes ; il vient apporter les précisions nécessaires à l'esprit humain pour la compréhension de certaines choses parfois mal interprétées, de certains textes jusqu'ici incomplètement mis en lumière.

A la fin de cette lettre, Allan Kardec laisse entrevoir que la science spirite évoluera encore. Au fur et à mesure que l'humanité progressera, de nouvelles déductions s'imposeront, de nouvelles découvertes surgiront, une connaissance plus approfondie des lois naturelles facilitera la compréhension plus parfaite de la nature spirituelle de l'être humain, et ce qui semble encore confus sera complètement élucidé.

A l'heure actuelle, il faut demander aux forces de notre esprit ce qu'elles sont capables de donner. Contraindre notre esprit à dépasser la mesure raisonnable des forces qui sont à sa disposition, aboutirait à un but diamétralement opposé à celui vers lequel nous nous acheminons.

La seconde lettre insérée ici vient en quelque sorte confirmer les observations de la première.

« Croyez à ce que votre conscience et votre raison vous disent de croire, et tâchez de mettre d'accord la loi et la raison, nous dit Allan Kardec.

Le Spiritisme ne combat donc aucun dogme particulier, et cela explique sa diffusion au sein de l'humanité.

Un journaliste de notre époque, écrivain de talent décédé en 1912, s'étonnait un jour que les spirites, les vrais, fussent des gens doux et polis et qu'ils n'éprouvent pas le besoin d'entrer en lutte contre ceux qui ne penseraient point comme eux.

Tous ceux qui étudieront convenablement et sans parti pris le Spiritisme trouveront la réponse à la question posée par le journaliste, et nous pouvons affirmer qu'ils comprendront facilement pourquoi le Spiritisme ne peut être un ennemi pour les religions. Le Spiritisme n'est pas non plus un adversaire de la science, il deviendra peut-être son plus utile auxiliaire, et les temps ne sont pas éloignés, où la science et la religion enfin réconciliées, grâce au Spiritisme, travailleront ensemble à rénover l'humanité.

La troisième lettre précise le devoir du bon spirite. Elle vous rappelle que l'expérience est absolument indispensable à ceux qui veulent entreprendre la tâche d'instruire leurs frères, car ils auront à éviter de nombreux écueils.

Une étude rationnelle est donc indispensable. Il faut lire et relire très attentivement les ouvrages d'Allan Kardec, on peut être certain d'y trouver toujours une réponse à toutes les questions, et il sera ainsi relativement aisé d'acquérir l'expérience nécessaire pour éviter toutes les embûches.

Paul BODIER.

Le Spiritisme chez les saints

La télépathie, pour laquelle le matérialisme n'offrait aucune explication possible, est le fondement de tout spiritualisme. C'est sur elle, partout et toujours, que se sont fondées les croyances à une révélation supérieure ; et c'est sur elle que se guide la science d'aujourd'hui, pour se garder de tout faux-pas dans l'investigation psychique.

Les études sur le magnétisme et l'hypnotisme sont particulièrement intéressantes à cet égard, elles sont maintenant assez avancées pour jeter un jour nouveau sur les phénomènes mystiques qui étaient, autrefois, considérés comme miraculeux.

Les théologiens, s'ils ne veulent pas rester à l'écart de la rénovation prochaine, devront étudier le magnétisme, dans lequel ils recon-

naîtront les états si souvent décrits par les hagiographes ; et ils arriveront à cette conclusion qu'on a trop souvent accepté les manifestations les plus vulgaires comme révélations divines, et qu'on y a vu, à tort, des preuves de sainteté. Mais ils retrouveront aussi, dans cette étude, des arguments solides en faveur de l'existence de l'âme ; et le sentiment religieux n'aura rien à perdre, parce qu'on aura mieux compris les rapports qui existent entre l'âme et le corps.

La télépathie nous donne la clef de toute intercommunication entre les êtres, depuis l'action divine jusqu'aux manifestations obscures des instincts ; elle est l'agent conducteur de la prière, de l'inspiration et des suggestions. En dehors d'elle, nous ne connaissons que les voies détournées qui empruntent les symboles de la parole ou de l'écriture, symboles le plus souvent mensongers et toujours imparfaits. En un mot, la télépathie est l'agent universel de toute révélation immédiate.

Laissons de côté les études savantes qui tendent aux preuves matérielles et objectives, et cherchons nos documents dans les témoignages de l'Eglise, témoignages trop nombreux et constants pour que le fait en lui-même puisse être contesté.

Il n'y a aucune contradiction entre l'interprétation des personnes pieuses, qui voient une preuve de l'intervention divine dans une simple communication à distance, et le point de vue spirite qui n'y voit qu'une démonstration de notre nature spirituelle. Il n'y aurait que de l'entêtement à maintenir comme miraculeuse l'action d'une faculté naturelle qui s'exerce partout dans la nature.

Les prophètes de la Bible sont de simples voyants, comme il s'en rencontre encore de nos jours. Tous ceux qui s'occupent d'études psychiques connaissent, par exemple, le cas du père Lerasle, ce vieillard qui est allé mourir hors de chez lui, dans les bois, et qui fut déposé par M^{me} Morel qui vit avec exactitude tout ce qui se rapportait à la personne du vieillard et au chemin parcouru par lui ; voilà un fait de clairvoyance qui dépasse en merveilleux l'histoire des ânesses de Saül dont nous parle la Bible.

L'erreur des hagiographes est de vouloir nous édifier, quand même, avec les vies de saints dont quelques-unes sont simplement scandaleuses ; comme, par exemple celles de Suso ou de sainte Gertrude.

Les vies de saints, dit Gœrres, sont pleines de faits qui nous montrent jusqu'à quel degré de perfection la Mystique élève, quelquefois le sens de la vue. Ceci, est une interprétation imprudente, car le sens de la seconde vue se manifeste chez des sujets qui n'ont aucune prétention à la perfection mystique, et qui n'y ont même aucun droit. Contentons-nous de l'observer là où elle se manifeste et restons

d'accord avec l'Eglise pour affirmer la possibilité des faits rapportés dans les vies des saints.

Saint Antoine voyait souvent des frères, ou des étrangers, à plusieurs jours de marche du lieu où il se trouvait. Sainte Catherine de Sienne voyait à distance les faits et gestes de ses compagnes. A quelqu'un qui en doutait elle répondit : — Sachez que notre doux Sauveur, qui m'a donné une famille spirituelle, ne me laisse rien ignorer de ce qui la regarde... je vois tout ce que vous faites et si vous aviez de bons yeux vous me verriez comme je vous vois. Voilà un état de rapport télépathique que la psychologie moderne connaît bien ; il suffira de rappeler l'étude du professeur Flournoy, sur Hélène Smith, où un employé de commerce fut tellement gêné par l'indiscrétion de cette clairvoyance, qu'il dut quitter la maison de commerce, où il se trouvait avec le médium.

La télépathie est un contact direct avec des images ou des sensations réelles dont nous ne pouvons nous faire qu'une idée abstraite, que ni les saints, ni les médiums ne peuvent exprimer complètement, et que souvent, même, ils interprètent fort mal. Quant à nous, nous nommons clairvoyance les sensations intimes que les hagiographes appellent des révélations et nous appelons hallucinations visuelles, ou auditives, ce qu'ils appellent visions, ou voix célestes.

Nous lisons dans *la Mystique chrétienne* de l'abbé Migne : — On ne démontre pas l'existence des anges et l'immortalité de l'âme, mais on vit avec les morts et les esprits célestes comme on vit avec Dieu : on est en contact incessant, en conversation avec eux ; on sent leur présence, leur action ; tout est plein d'eux, tout les manifeste. Nous vivons, nous demeurons, nous *conversions*, dit saint Paul, *avec les hôtes des cieux* (Philipp. III, 20). C'est la vision, à travers les ombres du temps, de ce que nous nommons les êtres invisibles. L'œil de l'esprit ne nous montre-t-il pas les vraies réalités, comme l'œil de la chair nous manifeste les apparences phénoméniques ? (1)

L'abbé Migne parle, ici, comme un vrai spirite ; nous ne prétendons pas démontrer l'existence des anges, mais seulement celle des désincarnés ; et toute la différence, entre les mystiques et nous, consiste en ce que nous attribuons aux morts des manifestations que d'autres attribuent à l'action divine. Ainsi on nous dit qu'on découvrit, par révélation, le corps de saint Eugène, martyr, qui avait été jeté dans l'étang des Marchais près de Paris. Nous ne voyons aucune différence entre ce fait et le fait d'une voyante quelconque qui indique la place où gît le cadavre d'un homme qui s'est noyé sans

1. Abbé Migne, *Dictionnaire de Mystique chrétienne*, p. 1395.

témoins. Il n'est pas rare qu'une mort prochaine soit annoncée dans un message spirite, ces cas se présentent si souvent dans la vie des saints qu'on ne pourrait plus les compter. Il en est de même des autres phénomènes qui intéressent plus spécialement la vue, l'ouïe, l'odorat où les centres moteurs. Nous retrouverons sans peine, dans la vie des saints de quoi reconstituer, au complet, le dossier de la phénoménologie spirite.

Swédemborg vit à distance l'incendie de Stockholm et l'annonça aussitôt à ses amis qu'il venait de quitter. C'est ainsi que saint Macaire étant à Rome, à la table du pape Eugène III, vit le clocher de son Eglise renversé par un ouragan, et Pie V, quittant les cardinaux pour regarder par la fenêtre du Vatican, leur annonça, le 7 octobre 1571, la victoire de Lépante au moment même où celle-ci était gagnée.

L'histoire de saint Martin atteste la transmission à distance sous forme d'images auditives. Au moment même de sa mort Démétrius son disciple reconnut la voix du saint qui lui répétait les paroles de la messe — *orate pro me fratres...* et saint Séverin entendit aussi la voix des invisibles qui annonçaient cette mort. Raymond de Capoue entendit toutes les paroles prononcées par sainte Catherine de Sienne mourante et M^{me} de Chantal fut informée de la mort de François de Salles par une voix invisible. On sait quel rôle ont joué les voix dans le cas de Jeanne d'Arc.

On remarque moins, dans la vie des saints, les phénomènes de motricité parce que leurs historiens n'y attachent pas d'importance, mais on les devine. Ainsi quand un volume de révélations est écrit avec une rapidité miraculeuse, il me semble que nous devons rapprocher cela de l'écriture automatique. Sainte Hildegarde, quoique illettrée, écrivit, en latin, un manuscrit qu'il fallut faire déchiffrer par de plus experts, parce que ce n'était qu'une suite de syllabes sans aucun blanc, ni ponctuation, et elle-même était incapable d'indiquer les mots qu'elles formaient dans leur succession. C'est bien là le caractère d'une production inconsciente et automatique. On nous dit, aussi, que Catherine de Sienne écrivit miraculeusement, étant elle-même incapable d'écrire. Une lettre écrite à son confesseur se termine par cette déclaration : — J'ai écrit moi-même cette lettre et celle que je vous ai déjà envoyée ; car Dieu m'a donné la facilité d'écrire, afin qu'en sortant d'extase, je puisse décharger mon cœur ; et comme le maître qui instruit l'élève lui montre l'exemple qu'il doit copier, il a mis devant les yeux de mon esprit le modèle des choses que je vous écris.

On ne peut guère douter, non plus, que le langage automatique se soit manifesté sous forme de prédications édifiantes. C'est sous cette forme sans doute que quelques saints passent pour avoir reçu le don des langues, tels saint Antoine de Padoue et saint Vincent Ferrier; et cela apparaît bien plus probable encore dans les cas plus près de nous et sur lesquels nous sommes mieux documentés, ainsi Catherine Emmerich, tout à fait illettrée, ne parlait que le bas allemand, comme les paysans de son village, cependant *dans les cas d'extase* (lisez de trance médiumnique) son langage s'épurait et devenait sublime. Enfin les états hypnotiques se reconnaissent chez les auteurs qui, comme Gœrres, serrent de plus près la vérité. Ainsi, dans sa *Mystique*, il raconte que, chez Jeanne de la Croix, l'inspiration se manifesta pendant trois ans dans nombre de prédications qu'elle fit à l'état d'extase. Elle avait commencé par être muette pendant plusieurs mois; puis lorsqu'elle eut recouvré la parole elle se mit à prêcher; de sorte qu'elle parlait quelquefois tous les quinze jours ou toutes les semaines. Les uns la croyaient folle, les autres l'accusaient d'imposture.

C'est assez clair. Il y a de telles ressemblances entre l'extase et la trance médiumnique, entre les états morbides des saints et ceux des médiums, que nous pouvons affirmer qu'il y a, là, des phénomènes identiques.

L. CHEVREUIL

Les sons et les couleurs

Les mystères du monde inconnu qui nous entoure offrent un champ d'études inexplorées qui doivent tenter les alpinistes de la pensée. Le nombre de ces études est si vaste que l'on n'a qu'à y puiser à volonté.

Pour n'en citer qu'une, on sait, par exemple, la corrélation qui existe entre la forme, les sons, les odeurs et les couleurs, chacun ayant dans ce domaine sa part de ces quatre éléments. Ce terrain n'est pas encore défriché, et sans m'y aventurer, je voudrais au moins dire aujourd'hui un mot de l'intéressant problème de l'union intime qui existe entre les sons et les couleurs et appeler sur les développements de cette étude, l'attention des chercheurs.

On sait que Wagner, en quête des raisons qui avaient présidé aux règles régissant la forme musicale, au but pour ainsi dire que la musique devait avoir en vue, s'était peu à peu égaré en un labyrinthe de théories philosophiques. Il avait été étonné, effrayé de sa propre pensée, au milieu de ce monde nouveau des idées qui règnent dans ces régions. Il avait entrevu, sans oser s'arrêter à la hardiesse de sa conception, le lien de famille qui unit le son à la couleur ; il se répétait cet axiome : « Chaque couleur est un son, chaque son est une couleur ». Le mot de Newton en parlant du spectre solaire, qu'il appelait « la gamme des couleurs » le hantait sans qu'il pût bien définir ce qui devait jaillir de ce rapprochement. Et Dieu sait, s'il eût connu la découverte de M. Rimington, ce qu'il en eût tiré ?

Le professeur Schellen avait dit déjà : « Les différentes couleurs sont produites par les degrés de rapidité avec lesquels les vibrations se succèdent, juste comme les notes de musique dépendent de la rapidité de la succession des vibrations de l'air. »

L'illustre physicien français Ganod disait : « L'analogie entre les phénomènes de la lumière et du son est frappante. Une lumière rouge est due à une ondulation relativement longue et correspond à un son aigu. »

Le grand Tyndall avait écrit : « Le degré d'élévation d'un son est entièrement déterminé par la rapidité des vibrations. De même que ce degré fait l'acoustique pour l'oreille, la couleur pour l'œil réside dans la théorie des ondulations de la lumière. On peut donc légitimement en déduire que si l'analogie de la gamme musicale est prise comme guide, les vibrations successives des principaux degrés du spectre solaire forment une gamme diatonique de couleurs. »

Babbitt avait démontré, par l'analyse spectrale, que la gamme des couleurs ne s'arrête pas au violet, mais que d'autres octaves des mêmes couleurs suivent, tout comme en musique les octaves élevées sont la répétition des octaves graves.

Gardiner corroborait ces faits en prouvant que la vibration d'une corde fine bien tendue correspondait au violet, et qu'une corde plus épaisse et moins tendue correspondait à la lumière rouge. Et il ajoutait : « La lumière est à l'œil ce que le son est à l'oreille ».

M. Rimington a pu aller plus loin et dire : « Le son et la lumière sont identiques, mais dans la forme nécessaire pour que l'un soit saisi par l'oreille et l'autre par les yeux ».

De temps à autre nous entendons parler de gens chez qui l'émission d'un son fait passer devant les yeux une couleur, comme si ce son et

cette couleur étaient émis du même coup, par la même cause, par les mêmes vibrations, en un mot comme si le son produisait la couleur. C'était exact, mais, jusqu'ici, on appelait cela un curieux phénomène. Aujourd'hui ce n'est plus un phénomène, c'est une loi bien définie, qui pourrait se formuler ainsi : « La gamme des sons et celle des couleurs sont produites par les mêmes quantités de vibrations. Chaque son est ainsi lié à la couleur que les mêmes vibrations ont produite, et son et couleur ne font qu'un, sous une manifestation différente destinée à être saisie par des sens différents ».

Chaque note du clavier a ainsi sa couleur correspondante que l'on peut suivre sur la gamme spectrale. Le clavier de son côté, n'est qu'une grande palette dont, en agitant les notes, on peut peindre les sons correspondants sur une surface où ils seront saisis par l'œil, en couleurs simples, ou combinées dans les accords.

Pour produire ce résultat probant qui fait l'objet des découvertes de M. Rimington et qui était la démonstration pratique des révélations théoriques, il fallait un instrument spécial et c'est ce qu'il a ingénieusement imaginé. L'instrument est un simple appareil de réception qui, si je puis employer cette expression, *entend* le son, l'emmagasine en notant les vibrations, lesquelles produisent en se reflétant sur un mur, une toile tendue comme pour la cinématographie, ou une surface quelconque où elles sont projetées, la couleur correspondante.

Dans les expériences publiques qu'il a faites, et qui au premier abord, ressemblent à un concert, un orchestre exécutait tout un programme de musique variée dont, à mesure qu'il jouait, les couleurs correspondantes passaient en rapide succession sur un vaste écran, la symphonie de sons reproduisant une symphonie de couleurs.

Elles affectaient également des formes diverses, des groupements parfois bizarres dans les accords, suivant le rythme et même suivant les instruments associés, mais il y a là des effets dont l'étude n'a pas même été effleurée.

Avec la connaissance de cette notation nouvelle, un sourd pourrait, par la vue des couleurs, noter, sans pouvoir l'entendre, la musique qui les a fait jaillir. Deux sourds pourraient se téléphoner en produisant les sons par un clavier qui les mettrait en communication à l'aide de couleurs.

Un détail technique pour les physiciens : Si l'on mesure le nombre de vibrations de la première couleur produite par le spectre du côté rouge, on trouve qu'elles sont la moitié de celles de l'octave à l'extrémité violette. En musique la relation est exactement la même. Si

nous prenons la première note de l'octave et la huitième au-dessus, c'est-à-dire la première note de l'octave supérieure, la dernière compte deux fois autant de vibrations que la première. La terminaison bleue du spectre montre une tendance dans le violet à retourner au rouge, c'est-à-dire à recommencer à une autre octave supérieure, et la terminaison rouge, du spectre, passant par l'écarlate et le carmin avant de changer de couleur, montre une semblable tendance vers le bleu, c'est-à-dire une tendance vers une nouvelle octave plus grave. L'explication complète demanderait tout un chapitre, mais son caractère scientifique ne s'adresserait qu'à une classe spéciale de lecteurs.

Et maintenant un simple coup d'œil dans le domaine de la poésie. Lorsque nous voyons ces aurores et ces crépuscules aux aspects changeants, les reflets de la mer sous le soleil, et mille symphonies que nous donne la nature mais dont nous n'entendons pas les notes, quelle musique produiraient-ils si tous ces reflets chatoyants, si le grand diorama des teintes et des nuances infinies qui habillent toutes les choses qui frappent notre vue, silencieuse musique des yeux, étaient traduits en notes ; si nous pouvions entendre ce que nous voyons ? Et l'éclair, cette note fulgurante, quel son donnerait-il ?

M. Rimington nous a fait voir ce que nous entendons ; qui, maintenant, nous fera entendre ce que nous voyons ? Quelles révélations musicales la nature dans ses grandes compositions ne ménage-t-elle pas à nos oreilles ? Ce seront les nouvelles surprises de l'avenir.

Peut-être alors, certains sons nous révéleront les couleurs qui nous sont encore inconnues, car il paraît qu'il en existe, dans le spectre, qui nous échappent et qui ne se manifestent à nous que par des raies noires.

Et en dehors de toute autre question, n'y a-t-il pas en germe, dans cette découverte, un vaste champ à exploiter pour l'industrie et pour cette infatigable marée montante qu'on appelle le progrès ?

Ce que Rimington considère simplement comme une expérience curieuse et comme un art, contient l'embryon d'une science nouvelle. C'est la marmite de Papin, la grenouille de Galvani, les plaques sensibilisées de Niepce et de Daguerre.

J'ai dû me limiter à un aperçu succinct de cette curieuse découverte, je lui aurais volontiers consacré quelques pages ; cela en vaut la peine, car nous sommes en présence d'un plongeon de plus dans les mystères de la création ; mais ceux que ce sujet intéressera n'ont qu'à le méditer, la clé leur en étant donnée, et les inventeurs y trouveront un nouveau champ où d'intéressantes conquêtes sont à glaner.

FELIX REMO

Un remarquable cas de psychographie

Le phénomène d'écriture directe ou psychographie est, nous dit Léon Denis (1), le plus sûr et le plus facile à contrôler des phénomènes spirites.

On peut ajouter qu'il est un des plus rares et qu'en dehors de ceux cités par cet auteur, on en connaît peu dont on puisse faire état dans une argumentation.

Pour notre compte, depuis plus de dix ans que nous expérimentons, nous n'avons vu s'en produire que quelques cas à notre groupe. Nous ne les avons d'ailleurs ni recherchés ni provoqués, et c'est toujours en face de manifestations imprévues et spontanées que nous nous sommes trouvés. Les messages qui nous parvenaient de la sorte ayant un caractère absolument privé, nous n'avons pu en faire la publication ; mais les faits ont été notés à nos procès-verbaux, à leur date, et les assistants à nos séances les ont attestés.

Il a fallu cette circonstance d'un phénomène identique, mais beaucoup plus remarquable, survenu récemment en des conditions où l'observation et le contrôle ont pu être parfaits, pour que nous songions à en entretenir nos lecteurs et fassions allusion à ces précédents. Nous avons tenu à établir que, pour extraordinaire que soit le cas dont nous allons faire le récit, il n'est point isolé et que si trois témoins seulement en affirment la réalité, les antécédents certifiés en renforcent, pour ainsi dire, l'authenticité.

C'est le moment, ou jamais, de répéter aux sceptiques et aux ignorants qui liront ces lignes, les paroles d'un savant connu, affirmant l'existence de faits spirites : **Je ne dis pas que cela est vraisemblable, je dis que cela est.**

Le 7 mars dernier, deux membres de notre groupe s'étaient réunis en mon cabinet pour consulter notre Guide. Médiums, tous deux, leurs communications se produisent généralement par le moyen de l'écriture automatique ou du oui-ja.

Prévoyant que l'écriture mécanique allait être, tout d'abord, employée, je remis aux expérimentateurs, M^{lle} B. R. et M. C. G., une main de papier et un crayon.

1. Dans *l'Invisible*, Leymarie éditeur (p. 266 et s.).

Comme de coutume, M^{lle} B. R. numérotait en notre présence, à tous trois, les vingt cinq feuilles *blanches* de la main, de façon à pouvoir les réunir dans l'ordre, après l'expérience. Cette précaution est indispensable : la rapidité de l'écriture est telle, en effet, qu'il faut, lorsque le médium est en action, retirer très rapidement les feuillets remplis et les mettre de côté sans se préoccuper de leur coordination immédiate.

Les deux médiums s'installèrent dans une pièce contiguë à mon cabinet, pièce sur laquelle j'ai vue directe et où je pénétrai, à diverses reprises, au cours de l'expérimentation.

Il était deux heures et demie de l'après-midi, et la fenêtre donnait un jour très clair sur la table d'expérience,

M^{lle} B. R. prit le crayon et, posant sa main sur la première feuille, attendit le fluide, l'autre médium se trouvant près d'elle, appuyé sur la table.

Au bout de quelques minutes, le crayon se mit en mouvement et écrivit : (à partir d'ici, je copie le procès-verbal de la séance).

Me voici, mes enfants. Je vous demande de poser votre crayon, de mettre vos deux mains l'une dans l'autre, sur cette rame de papier et d'attendre.

M^{lle} B. R. — Vous nous avertirez ?

Oui, je frapperai.

Au bout de vingt minutes environ, trois gros coups dans la table. M^{lle} B. R. reprend le crayon, qui était resté à la vue des deux médiums et n'avait été agité d'aucun mouvement, et écrit :

Détachez de ce cahier la page quatorzième et lisez seul, mon fils (Notre Guide emploie toujours cette expression en parlant à M. C. G.). *Je reprendrai le crayon après, si vous avez besoin que je complète ou éclaire quelque obscurité.*

La médium pose son crayon et lève les treize premières pages. Sur le quatorzième, cent cinquante lignes environ d'un texte serré étaient écrites, à l'aide d'une substance qui ressemble à la mine de crayon mais s'en distingue, toutefois, par une coloration un peu plus pâle.

M. C. G. prend seul, connaissance du message ainsi que l'avait recommandé l'Entité. Sa lecture achevée, avant même que le lecteur eût fait la moindre réflexion, le médium écrivain, qui avait repris le crayon, le sent s'agiter et écrit :

Eh bien, mon enfant, sentez-vous bien toute la justesse du contenu de ce message, écrit sous vos yeux ? Il faut que vous le relisiez encore car quelques mots vous ont échappé (et M. C. G. approuve cette remarque

d'un signe de tête), *et cela a suffi pour altérer légèrement le sens de ce que je vous invite à méditer dans la solitude, mon cher enfant, etc...*

J'arrête ici, la citation du texte. Le contenant, en l'occurrence, est plus important que le contenu qui cependant, au dire de M. C. G., énonce des faits privés d'une exactitude rigoureuse et que, seul, il pouvait connaître.

Le phénomène s'est accompli en pleine lumière, sans que les médiums aient senti sous leurs mains, la moindre sensation ni perçu le plus petit bruit.

Il ne fait donc pas doute, qu'à l'aide de procédés qu'on ne saurait expliquer ni comprendre, une intelligence invisible a manifesté sa présence et ses pouvoirs supra-humains sans qu'en l'état de nos connaissances, si on écarte l'explication spirite, on puisse en tirer d'autres conclusions que la constatation matérielle d'un fait extra-normal.

J'ajoute, pour les éternels sceptiques, extracteurs de quintessence et grands dénicheurs d'objections aussi compliquées que saugrenues :

Que la main de papier remise aux médiums a été prise par moi sur une pile de mains semblables que j'ai toujours en réserve.

Que les deux médiums ont une écriture absolument différente de celle du message et que cette dernière est très difficilement imitable.

Que les deux médiums habitent aux deux extrémités de Paris. Que la médium qui tenait le crayon vit dans sa famille et que M. C. G., mobilisé, déclare que certaines particularités de sa vie, mentionnées au message, ne pouvaient être sues que de lui.

Je confesse, toutefois, que préalablement à l'expérience, je n'ai point visité les poches ni exploré les manches et les chaussures des médiums pour y découvrir le matériel d'imprimerie clandestine, les écritoirs ou les rames de papier qui pouvaient s'y dissimuler! Comme les fervents de la Science positive ne manqueront pas de me reprocher cette grave lacune, je préfère m'en accuser d'avance.

On n'est pas parfait, hélas !

Un incident, totalement étranger à la production du phénomène lui-même, est venu lui apporter une sorte de confirmation qu'il est bon de signaler

Une lettre pneumatique, portant le timbre postal du 8 mars et émanant d'une personne (médium-clairvoyante) demeurant dans un quartier assez éloigné du nôtre et qui ignorait tout de la réunion du 7, écrivait à M^{lle} B. R... : **Souvenez-vous de la date du 7 mars, car j'eus hier soir, pour vous une belle vision, etc.** Et la description de cette vision concorde, de tous points, avec une partie des révélations du message.

Nous avons déjà eu, sur ces faits, l'appréciation d'un ingénieur des mines avec lequel nous étions à cette époque en relations. Elle est nette : la duperie ou l'hallucination est la cause réelle de ce prétendu phénomène. Ce monsieur, comme ses modestes confrères connaît toutes les lois codifiées par la science ; comme aucune d'elles ne trouve son application dans les faits décrits et qu'il faudrait croire au miracle pour les admettre, ces faits sont inexistants.

Comme on le voit, il n'y a même pas à discuter.

Si la plupart des scientifiques sont prêts à ratifier ce jugement, qu'ils nous permettent de leur rappeler que tous les savants ne raisonnent pas aussi sommairement et qu'il en est, **parmi les plus fameux**, dont le témoignage contraire est autrement impressionnant que leurs dénégations systématiques.

Nos bons amis catholiques se garderont bien, eux, de nier *à priori*. Ils ont, sur le fait spirite, une explication passe-partout à fournir : **c'est le fait du diable** et comme, à les entendre, il leur a joué maints tours pendables, ils ne trouveront pas surprenant qu'il ait machiné cette opération pour nous frapper et mieux nous tromper par la suite.

Le hic est que, en la circonstance, le langage de Satan est on ne peut plus édifiant ! Il recommande au destinataire du message d'élever son âme par la prière et la méditation et d'orienter son existence vers plus de pureté morale !

Serait-ce que les temps sont venus et que Mephisto, se sentant devenir vieux, va se faire ermite ?

Mais alors, juste Ciel, comment vont-ils s'y prendre nos éminents contradicteurs si leur argument, suprême et unique, revêt la robe monacale et célèbre les louanges du Dieu d'Israël ?

Cruelle énigme !

Henri ROUSSEAU.

Petite Synthèse de Grandes Choses

PREMIÈRE PARTIE. — L'HOMME

(suite)

CHAPITRE II

Notions incomplètes de la physiologie. — Extériorisation de la sensibilité. — Expériences du colonel de Rochas, du D^r Encausse, de MM. Durville et Démarest. — Extériorisation pendant le sommeil. — Faits analogues. — Aventure grotesque mais très significative. — Lidwine de Schiedam. — Catherine Emmerich. — Le dédoublement. — Curieux exemples.

Pour ceux qui ont beaucoup souffert physiquement et moralement, il n'est pas de plus douce consolation que d'espérer l'anéantissement. Se reposer enfin ! Echapper à cette machine monstrueuse qui vous a broyé pendant une existence, quelle joie !

Quand la souffrance, prolongée sans relâche pendant des années, à excédé les forces naturelles, quand elle s'est acharnée en même temps sur le physique et le moral, sans leur donner le loisir de se reprendre, on perd peu à peu ; non seulement le goût, mais la notion même du bonheur, et les joies paradisiaques n'ont plus aucun sens : on ne les comprend plus.

Poussés à bout, les uns se réfugient dans le suicide ; d'autres tombent dans le découragement, les plus énergiques maudissent tout : Dieu et son œuvre. En maudissant, ils se soulagent et souffrent moins.

Je respecte leur douleur et je ne voudrais certes pas, ici encore, enlever à ceux qui souffrent l'unique espoir qui les soutient : celui d'être à tout jamais anéantis ; mais avant d'admettre cette opinion comme une certitude, il faudrait savoir sur quoi elle repose.

Si ce sont les nerfs qui engendrent les sensations, si c'est le cerveau qui produit la pensée, il y a beaucoup de chance que tout disparaisse à la mort ; mais s'ils ne sont que des agents de transmission au service d'une puissance mystérieuse ; s'il existe un fluide ou quelque chose qui circule le long des nerfs, comme l'électricité circule le

long des fils d'un réseau télégraphique, et que le cerveau soit un simple récepteur, alors la question change complètement (1).

Les physiologistes n'hésitent pas à dire que tout dépend des nerfs et du cerveau, et ils croient le prouver en constatant que les sensations, base de toute connaissance, se modifient ou disparaissent complètement quand le cerveau est atteint ou le système nerveux en souffrance.

Ils ont analysé avec la dernière précision les plus petites ramifications nerveuses, décrit leur mission; ils ont synthétisé leurs découvertes et conclu que l'homme n'était que matière organisée, et qu'en dehors de cet organisme il n'y avait rien.

Leurs raisons, en considérant à ce point de vue l'ensemble des faits, paraissent péremptoires. Il était même possible d'expliquer comme de simples reflets sur l'imagination, toute une série de phénomènes très réels qui n'avaient que de lointains rapports avec les sensations ordinaires, les rêves prémonitoires, par exemple.

Des chercheurs audacieux transportèrent la question sur un autre terrain, et, positivistes eux aussi, se basèrent exclusivement sur les manifestations nouvelles qu'ils parvenaient à produire, pour arriver à une autre conclusion.

Ce fut tout une révolution. Ils démontrèrent que la sensibilité ne dépendait pas plus du système nerveux, que les effets du téléphone ne dépendaient de ses organes matériels. Dans l'un, il y avait l'électricité dont il fallait tenir compte; dans l'autre, il y avait un agent peu connu encore dans sa nature intime, mais tellement nécessaire que, sans lui, les nerfs perdaient leurs propriétés de relation, et n'étaient plus que des cordes blanches dans la masse de chair rouge.

Ils arrivèrent à cette conclusion en extériorisant le principe sensitif.

Alors se produisit cet étrange phénomène que le corps physique pouvait être pincé, piqué, brûlé sans ressentir aucune douleur, tandis qu'en pinçant, piquant ou brûlant les zones extériorisées à dix, quinze, vingt centimètres ou plus du sujet, non seulement il ressentait la douleur, mais les effets matériels mêmes atteignaient la texture du corps physique.

Bien plus, ce principe sensitif pouvait être transporté sur des objets inertes, et en pinçant, piquant ou brûlant ces objets sensibilisés, la personne qui avait fourni cette sensibilité émanée de son corps, res-

1. M. Hugh Mac Coll pousse plus loin le raisonnement, et, partant de ce fait que la substance cérébrale se modifie de jour en jour sans amener de changement dans l'individualité, il en conclut que le cerveau n'est qu'un instrument. *Chance or Purpose* dans le *Hilbert Journal*, V. p. 384 et suiv.

sentait les souffrances analogues au traitement auquel étaient soumis ces objets inertes de leur nature.

Une goutte d'eau sensibilisée par le contact des mains, jetée dans le feu, cause au sujet une sensation de brûlure aux deux mains. Si la sensibilité est extraite de la tête, il ressent un mal de tête affreux ; si c'est de l'estomac, au moment de la digestion et qu'un autre boive l'eau, il éprouvera des nausées, le sujet ressentira même une telle dépression qu'il peut s'abattre, comme une masse, et, chose non moins curieuse, il témoignera pour celui « qui a bu sa vie » une horreur invincible.

Tous ces faits sont relatés dans des ouvrages spéciaux, notamment dans le beau livre du colonel de Rochas sur l'*Extériorisation de la sensibilité*.

Le 2 mars 1892, le colonel tenta une autre expérience qu'il raconte ainsi :
 « M^{me} Lux a été endormie très profondément sur un fauteuil de velours. Pendant son sommeil, je l'ai priée de s'asseoir sur un autre fauteuil, puis j'ai enfoncé sans rien dire et sans qu'elle me vit, une épingle dans le siège du fauteuil qu'elle venait de quitter : elle a poussé un cri et refusé de s'asseoir sur le second fauteuil, disant qu'on avait mis des épingles sur les sièges, j'ai alors caressé le velours du premier fauteuil : elle a rougi en souriant. Je me suis enfin assis sur le même fauteuil : elle a paru oppressée et m'a prié de me lever parce que j'étais trop lourd. Au cours de deux ou trois minutes, le fauteuil n'était plus sensibilisé (1) ».

Ce que fait le colonel de Rochas, d'autres savants l'ont essayé également et ont réussi.

A l'hôpital de la Charité à Paris, le D^r Encausse, chef du laboratoire d'hypnotisme du D^r Luys, put faire une autre expérience, dont il rend compte en ces termes :

Marguerite J., qui était en traitement dans les salles pour une affection nerveuse, descendit un matin au laboratoire, la tête enveloppée de ouate. Elle nous déclara que, depuis la veille, sa joue droite avait considérablement enflé. A l'examen nous constatâmes les premiers symptômes d'un abcès dentaire. Je voulus tenter une expérience à ce propos. Je plaçai Marguerite en état d'hypnose profonde (état de rapport) et j'extériorisai la sensibilité. Après avoir constaté que cette extériorisation était produite, je pris un bistouri et, faisant ouvrir la bouche du sujet, je donnai un coup de bistouri dans le vide au milieu de la bouche, la lame tournée à droite. Je réveillai ensuite le sujet et le renvoyai dans le service.

Cinq minutes après environ, elle revenait tenant sur sa bouche une compresse pleine de sang, et elle nous raconta que l'abcès, qui n'était pas

1. Le colonel de Rochas, *l'Extériorisation de la sensibilité*, p. 227.

encore mûr cependant, s'était ouvert spontanément, tandis qu'elle montait l'escalier pour rentrer dans la salle (1).

MM. Durville et Démarest, ont obtenu des résultats non moins curieux sur des sujets à l'état de veille.

Il est donc certain que le principe de sensibilité n'est pas inhérent au système nerveux, par conséquent les sensations, base première de toute nos connaissances, n'en dérivent pas.

Mais ce principe peut agir de lui-même sans se fixer sur aucun objet.

Les faits seuls peuvent résoudre la question, et l'on en rencontre à peu près à toutes les époques.

L'un des plus remarquables est l'expérience que fit le magnétiseur nègre Lewis sur une jeune personne qu'il n'avait jamais vue. L'ingénieur Desmond Fitzgerald l'a racontée dans *le Spiritualist*.

Après l'avoir plongée dans un profond sommeil, il lui enjoignit d'aller chez elle et de rendre compte de ce qu'elle y verrait. Elle se mit alors à raconter qu'elle voyait la cuisine, qu'il s'y trouvait deux personnes occupées aux besognes domestiques.

« Croyez-vous pouvoir toucher celle de ces deux personnes qui se trouve la plus rapprochée de vous ? » demanda Lewis.

« Il n'obtint pour toute réponse qu'un murmure inintelligible. Là-dessus, il posa une main sur la tête du sujet et l'autre sur le plexus solaire, et lui dit : « Je veux que vous lui touchiez l'épaule ; vous devez le faire et vous le ferez. » La jeune fille se mit à rire et dit : « Je l'ai touchée. Comme elles sont effrayées ! » S'adressant au public, Lewis demanda si quelqu'un connaissait la jeune personne. Ayant reçu une réponse affirmative, il proposa qu'une députation se rendît au domicile de la jeune fille, afin de s'assurer de l'exactitude de son récit. Plusieurs personnes s'y rendirent, et, lorsqu'elles furent de retour, elles confirmèrent en tous points ce que la jeune personne endormie avait raconté : la maisonnée était, en effet, sens dessus dessous et dans une profonde excitation, parce qu'une des personnes qui s'était trouvée dans la cuisine avait déclaré avoir vu un fantôme, et que celui-ci lui avait touché l'épaule (2). »

Une partie de nous-même peut donc se détacher du corps physique dans le somnambulisme, sous une volonté étrangère, et les preuves de cette action extérieure sont aujourd'hui universellement admises. Les expériences de ce genre ne sont plus à compter.

Mais il peut arriver aussi que, sous une impression encore mal

1. Notes du D^r Encausse, dans l'*Extériorisation de la sensibilité*, p. 237. Les effets du « vent du boulet » bien connu de tout temps doivent probablement appartenir à la même cause. Cf. *le Petit Parisien*, 17 mai 1914.

2. Récit de M. D. Fitzgerald reproduit par Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, p. 311. Le savant russe cite encore d'autres cas, de la page 470 à 525.

définie, nous nous extériorisons de nous-même, pendant le sommeil, si complètement que le souvenir en reste gravé dans la mémoire.

Dans ses *Souvenirs et problèmes spirites*, M^{me} Claire G... nous en offre un exemple assez curieux où elle se trouve mêlée. La comtesse D... lui écrit :

Chère madame et amie,

« Riez, si vous voulez, mais il faut que je vous raconte un rêve ! Aujourd'hui ce n'est que pour cela que je prends la plume. Voici d'abord ce qui s'est passé dimanche, c'est-à-dire hier, après déjeuner, voulant me reposer un instant avant de sortir, je m'étendis sur ma chaise longue. Sans m'en douter, je m'endormis. Quand je me réveillai, je me sentis les yeux baignés de larmes et dans tout le corps une fatigue extrême. Très étonnée, le jour ayant baissé, je regardai l'heure. Il était six heures ! J'avais donc dormi d'une heure à six heures. Mais avais-je dormi ? J'ai lieu d'en douter. Il me semble plutôt avoir anticipé sur mon prochain voyage en Suisse. Vous allez en juger. Voici ce dont je me souviens comme d'une chose réelle, — au point d'en être brisée de fatigue. (Je le repète à dessein).

« J'étais à Genève ; je ne sais comment j'y suis arrivée, bref j'y étais. Après avoir pris mon billet, je montai sur un bateau à vapeur qui s'appelait le *Cygne* et qui se mit en marche à deux heures. Je m'assis sur un banc et regardai le Jura, car nous longions la côte suisse. Tout à coup, je me vis arriver en face d'un coteau verdoyant sur lequel j'aperçus une villa rose, à pignons, couverte de verdure, flanquée à gauche d'imposants conifères et à droite d'une terrasse bordée de roses.

« Mon regard passe en hâte sur ce joli aspect pour se fixer un instant sur le balcon du premier étage de la maison. Là, sous une banne à rayures rouges, je vous vois assise, un livre à la main, appuyée contre le mur, une branche verte caressait vos cheveux : Mes yeux pénètrent dans la chambre : votre mari y est dans son lit, l'air un peu souffrant. Mais le bateau marche, le coteau disparaît, et la petite ville de N... approche. Je la regarde avec intérêt et regrette qu'au pied de la colline contre laquelle elle s'appuie, se trouve une vilaine cheminée, extrêmement haute, émergeant d'une bâtisse disgracieuse sur laquelle je lis : « Fabrique de peignes ». Mais avant que j'eusse fini de regarder tout ce qui m'intéressait, pendant que le bateau s'était arrêté au port, le capitaine donna ordre de virer de bord. Nous tournons brusquement et je me trouve en face d'une chaîne de montagnes longeant le lac et bornant l'horizon. »

« Pardon, j'oublie une chose essentielle. J'avais vu à l'horloge de la ville de N... qu'il était quatre heures à notre arrivée. »

« Ceci dit, je termine mon récit.

« Très contente de voir les Alpes savoisiennes, car, quoiqu'en rêve, je m'orientais parfaitement, je contemplais leurs cimes neigeuses, quand tout à coup un violent coup de vent s'élève pour devenir aussitôt une bourrasque. Je me lève pour chercher un abri. Mon mouvement brusque me réveilla. Au lieu d'être sur le joli lac bleu, hélas ! j'étais dans mon boudoir presque sombre.

« Maintenant, chère Madame, c'est à vous de m'éclairer sur ce fait. Ai-je rêvé purement et simplement, ou mon âme a-t-elle fait « un extra » sans mon corps ? Ce serait stupéfiant. J'ai tant de peine à croire à l'existence de l'âme ! Vous savez bien que tous les phénomènes ne m'en convaincront jamais. Je voudrais surtout que ce ne fût pas vrai, que votre mari était malade. Rassurez-moi donc vite en me disant que tout est faux, que j'ai été le jouet d'une hallucination, etc... »

M^{me} Claire G... ajoute :

« Nous aussi nous étions stupéfaits. Pas un détail n'était faux dans cette lettre, depuis le nom du bateau, ses heures de départ et d'arrivée, depuis l'itinéraire qu'il suivait jusqu'à la moindre description des lieux. Il n'y avait qu'une chose qui nous intriguait : nous n'avions jamais remarqué l'enseigne de la fabrique de peignes. Comme on ne peut la voir que sur le lac, en arrivant du côté de Genève, nous prîmes une barque pour aller nous convaincre. Nul doute « Fabrique de peignes », était affichée en grosses lettres, Quoique nous fussions maintes et maintes fois passés devant, nos yeux distraits n'avaient pas remarqué ce que le corps astral de M^{me} D... sut percevoir sans l'aide de ses organes matériels (1) ».

M. P. Conil offre un autre exemple. Il vit en rêve Le Havre, avant d'y être allé, et reconnut parfaitement les quais et les rues quand il y mit le pied pour la première fois (2).

Pareil rêve arriva à la mère de l'astronome Camille Flammarion.

« Mes parents », dit-il, « habitaient le bourg de Montigny-le-Roi (Haute-Marne). Je commençais mes études à Langres, et ils avaient décidé de quitter la province pour la capitale, surtout dans le désir de préparer pour leurs enfants des carrières plus sûres et plus élevées. Une quinzaine de jours avant leur départ, ma mère rêva qu'elle était déjà à Paris, qu'elle traversait de grandes rues et arrivait devant un canal, au-dessus duquel était un pont à escaliers. Or, quelque temps après son arrivée à Paris, elle alla rendre visite à une de ses parentes demeurant rue Fontaine-au-Roi, dans le faubourg du Temple, et fut bien surprise, en arrivant au canal, de reconnaître le pont, le quai, l'aspect du quartier, dont elle n'avait pu avoir aucune connaissance par des gravures, ni autrement. (3) »

En Amérique, Léo Michel voit en songe tout un paysage. Il apprend que c'est Domrémy. Poussé par le désir de vérifier le fait, il s'embarque à bord du *City of New-York*, et, ne parlant pas un mot de français, parvient cependant au pays de Jeanne d'Arc. Il le trouve tel qu'il l'avait vu, jusqu'au léger brouillard qui couvrait la vallée. C'est à cette visite que l'on doit ce beau petit livre intitulé : *Fleur de France*.

1. Claire G..., *Souvenirs et problèmes spirites*, p.62.

2. C. Flammarion, *l'Inconnu et les problèmes psychiques*, p. 455.

3. C. Flammarion, *op. cit.*, p. 506.

Je pourrais citer d'autres faits analogues, je n'en raconterai qu'un seul, assez banal en lui-même, mais très caractéristique en son genre. Je le tiens à la fois du mari et de la dame. C'est une brave femme de la campagne. Elle était très inquiète d'avoir perdu une poule. Dans la nuit, elle réveille son mari et lui dit : « Tu sais, la poule grise, elle est dans le grenier au-dessus de l'écurie, dans le trèfle ; elle couve et elle a quatorze œufs. » « Laisse-moi dormir : Je crois que tu es folle ! » — « Pas du tout, je viens de la voir et j'ai compté les œufs. »

Le lendemain, à son lever, le mari n'eut rien de plus pressé que d'aller vérifier ce qu'il en était. Il ne trouva ni poule, ni œufs. Deux ou trois jours plus tard, la poule vint manger ou boire dans la cour. On ne la perdit pas des yeux, et on la vit remonter à l'endroit désigné.

Son passage fut assez difficile à trouver au milieu des bottes de trèfle ; enfin on la découvrit ; on enleva une certaine quantité de bottes pour arriver jusqu'au nid, et on trouva la poule couvant quatorze œufs.

Un tel récit peut paraître grotesque et indigne de figurer dans un livre sérieux ; mais, pour l'observateur, le phénomène le plus ridicule en apparence perd de sa trivialité, et quand il est absolument certain, comme c'est le cas ici, il donne à réfléchir.

Cette dame n'avait pas quitté son lit, avait vu la poule à l'endroit précis et compté les œufs. Voilà le fait brutal. Je n'ajoute qu'un mot : cette dame est ma proche parente, et elle m'a raconté ce qu'elle appelait son rêve en présence de son mari qui m'en a certifié l'exactitude.

Doit-on ne voir ici qu'un rêve, une perception à distance ou autre chose ?

Il pourrait se faire que ce fût justement en petit cette autre chose mystérieuse.

A une certaine période de sa vie, cette même parente eut, pendant son sommeil, plusieurs aventures de ce genre. Sa santé était bonne, mais souvent, le matin, elle se plaignait d'être harassée de fatigue.

Voyons, avant de risquer aucune explication, si d'autres phénomènes ne seront pas de nature à nous mieux renseigner à cet égard.

Nous lisons dans la vie de Lidwine Schiedam qu'elle s'extériorisait avec une grande facilité. Cette disposition malade permit à de nombreux témoins de constater que ce n'étaient pas des rêves ou des impressions purement subjectives.

Dans ces voyages spirituels, ou pour mieux dire psychiques, elle se fatiguait, se blessait même les pieds comme si elle avait marché sur des pierres aiguës. On trouvait ses lèvres couvertes de gerçures,

quand elle avait traversé des climats glacés. Un jour même, au cours de ses pérégrinations mystérieuses, elle se donna une entorse sans quitter son lit ; une autre fois, elle se blessa la jambe gauche dans une chute toute fluidique ; la jambe s'enfla et la fit souffrir pendant plusieurs jours. Une nuit, en s'ouvant un chemin à travers des broussailles, une épine lui entra dans le doigt, et on en retrouva l'empreinte sur son corps physique, à son réveil.

Ces faits ont été constatés par des médecins, et n'ont rien d'extraordinaire, puisque les suggestions à l'état d'hypnose profonde, peuvent produire des résultats semblables ; mais ils attestent que ces pérégrinations constitueraient un phénomène réel.

Des effets de ce genre furent également constatés par les hommes les moins crédules, sur la personne de Catherine Emmerich, la célèbre voyante de Dulmen. On peut en trouver d'autres dans le recueil de Goerres, qu'il serait trop long de reproduire ici.

Abbé PETIT (à suivre)

REVUE DE LA PRESSE ÉTRANGÈRE

EN ANGLETERRE

Saluons avec respect et admiration un anniversaire que les sciences psychiques, aussi bien que les sciences physique et chimique, sont fières d'honorer dans la personne de l'éminent savant sir William Crookes, qui a atteint le 17 juin sa quatre-vingt cinquième année.

Un ouvrage extrêmement remarquable intitulé *On the threshold of the Unseen*, sur le seuil de l'Invisible, par sir William Barrett, vient de paraître et semble appelé à un certain retentissement. Sir W. Barrett qui est un des principaux fondateurs de la société des Sciences Psychiques créée en 1882, membre de la société Royale (l'Académie des Sciences) et professeur de physique expérimentale au collège Royal des Sciences d'Irlande, y a condensé toute l'expérience acquise pendant plus de quarante ans d'études.

Ne pouvant pas analyser ici cet important ouvrage, je me contenterai, pour aujourd'hui, d'en citer quelques lignes que j'extrait des deux excellents journaux *le Light* et *l'Occult-Review*. Elles ne peuvent

manquer d'intéresser tous ceux qui se livrent à des expériences psychiques.

« Tous les spirites, dit-il, connaissent les inconvénients auxquels les expose la promiscuité des ignorants, des incrédules ou des médiums frauduleux, dans les réunions psychiques. Les séances en pleine lumière sont les meilleures que j'aie eues, ce qui a été également le cas avec sir W. Crookes. Dans le fait, le fameux médium, Home, a toujours objecté aux séances obscures et il les évitait. Il affirme que tous les médiums pourraient arriver au même résultat, avec de la patience et de la persévérance, en introduisant et augmentant graduellement la lumière. Cela pourrait se faire parfaitement, dit-il, sans nuire au résultat, la précision des observations y gagnerait considérablement. »

Il établit cette distinction entre la confiance et la crédulité : « Ce sont les investigateurs les plus sérieux qui sont les moins crédules ; et il est connu également que ce sont les expérimentateurs toujours à la recherche des phénomènes psychiques qui sont les incrédules, déclarant sans cesse qu'ils ne peuvent pas avoir de preuves de la réalité de ces phénomènes. Le résultat est qu'ils créent autour d'eux une ambiance de doute et de méfiance qui repousse le succès, comme une atmosphère chargée d'humidité peut entraver certaines machines électriques, alors que des savants prudents et circonspects, comme sir W. Crookes, ont accumulé des preuves inattaquables. »

Sir W. Barrett qui se servait fréquemment du Ouija, avait pris toutes les précautions pour éviter les influences inconscientes du médium. On lui banda d'abord les yeux, ce qui n'empêcha pas les lettres de se succéder avec la même rapidité qu'auparavant. Sans le lui dire, on renversa la planche, de façon à présenter les lettres à l'envers du côté du médium, puis on lui substitua un tableau où, lettres et chiffres, au lieu de se suivre dans l'ordre habituel, étaient complètement mélangés ; toutes ces précautions furent prises à l'insu du médium qui, les yeux toujours bandés, continua à donner les réponses correctement.

Ce livre est émaillé d'expériences et d'observations de toute nature ; je me bornerai pour aujourd'hui à en citer un cas, mais j'en rapporterai d'autres dans les nos suivants en attendant que je puisse donner un compte rendu *in extenso* de cette curieuse étude.

Ce cas est celui de Mistress Travers Smith, femme d'un docteur bien connu de Dublin et fille de feu le professeur Dowden, à qui je laissai la parole.

« Le jour même où l'on apprit le torpillage du paquebot anglais, le

Lusitania, M. Lennox Robinson et moi, nous étions occupés à questionner le Ouija, le Révérend Saville Hicks, notant les lettres indiquées, lorsque furent épelés les mots : « Priez pour l'âme de Hugh Lane. »

Je demandai : « qui est là ? qui êtes vous ? »

« Je suis Hugh Lane, répondit le Ouija » et il donna alors la nouvelle détaillée du naufrage, auquel nous ne pouvions pas nous résigner à croire tant nous considérions pareil attentat comme monstrueux, ajoutant : « ce fut la paisible fin d'une vie agitée. »

Nous savions M. Hugh Lane en Amérique et ne pouvions pas nous imaginer qu'il se fût embarqué sur le *Lusitania*.

A ce moment on entendit au dehors le cri d'un marchand annonçant les journaux du soir. M. Robinson se précipita dans la rue et en rapporta un journal qui donnait tous les détails de la catastrophe ainsi que les noms des victimes connues, en tête desquels était celui de sir Hugh Lane.

Nous nous rémîmes au Ouija pour le questionner, mais il se contenta de confirmer le récit du naufrage en ajoutant : « Je n'ai pas souffert. J'ai été noyé et n'ai rien senti. »

Précautions psychiques observées Par M. Stead dans ses expériences

Afin d'être bien sûr que les communications, reçues par les médiums du Bureau de Julia, n'étaient pas dues à la télépathie, M. Stead conseillait, à ceux qui en étaient l'objet, de fixer leur esprit, pendant la consultation, sur le nom d'une personne tout autre que le défunt duquel on attendait un message. Evidemment s'il s'était agi de télépathie, le médium aurait immédiatement mentionné ce nom, ce qui n'arriva pas une seule fois. La télépathie n'y était donc pour rien.

Un jour il suggéra à Miss Harper, qui se trouvait à Ealing pendant qu'il habitait Wimbleton, de demander tous les matins, à neuf heures, à un de ses Esprits familiers, les premiers mots seulement d'une communication.

De son côté, il demandait, quelques instants après neuf heures, aux Esprits évoqués, de vouloir bien terminer la phrase commencée à Ealing et dont naturellement il n'avait aucune connaissance. Puis tous deux s'envoyaient en même temps les communications reçues. Ces expériences durèrent quinze jours et réussirent au delà de toute espérance.

Il est donc certain qu'elles n'étaient pas dues à l'auto-suggestion de l'un ou de l'autre, mais étaient bien le fait d'une intelligence invincible.

La plupart des communications venaient de M. Myers ou de Gurney, les auteurs des fameux *Proceedings* (Phantasms of the living).

Il fit cette autre expérience. Sir Oliver Lodge, lorsqu'il eut écrit son livre *la Survivance humaine*, lui en envoya un exemplaire. Il s'adressa alors à deux médiums inconnus l'un de l'autre, l'un ayant lu le livre, l'autre n'en ayant pas connaissance, et leur demanda à tous deux séparément de vouloir bien évoquer des amis de sir O. Lodge et d'écrire, l'un, les premières lignes de la conclusion du livre (sans lui imposer le nombre de lignes) et l'autre (qui se trouvait à environ 100 kilomètres de là et qui d'ailleurs ne connaissait pas le premier) de continuer les lignes qui suivaient celles que le premier avait déjà transcrites.

Soudant ensemble les deux réponses, qui concordaient parfaitement avec le livre, il était impossible à quiconque de discerner ce qu'avait écrit le premier et où avait commencé le second, ces deux médiums n'ayant pourtant eu aucune communication l'un avec l'autre.

Qui d'ailleurs pourrait encore douter des rapports directs entre les deux mondes et de la survivance de l'âme, après les preuves accumulées par Sir Oliver Lodge et J. Arthur Hill?

— Il fit encore souvent cette expérience de faire évoquer, à la même minute, le même Esprit, par deux médiums se trouvant dans des lieux différents et faisant la même question.

Des réponses identiques étaient simultanément obtenues.

La vie de Stead, « Stead the Man » par Miss E.-K. Harper qui donne ces détails contient beaucoup de preuves semblables.

F. RÉMO